



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2012
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

3^e PRIX
**VIANDE
FROIDE**

GILLES COUTURE
VERDUN

NOTE : toute correspondance avec des personnages et des fait réels ne saurait être que fortuite.



— **S**aumon? Vous avez dit saumon?

- En effet.
- Pourquoi pas du sanglier, ou un autre gibier? Tenez, du cerf de Virginie, par exemple, il y en a pas loin de chez vous. Vous savez très bien que j'ai bâti ma réputation sur la viande sauvage.
- Peut-être, mais comme vous le savez tout aussi bien, on est à Val-de-Côme, ici. Et à Val-de-Côme, il y a la rivière Belle. Et dans la rivière Belle, il y a du saumon. Me semble que c'est un argument qui devrait jouer en faveur de l'animal, non? Lequel, soit dit en passant, est aussi un gibier.
- Peut-être, mais est-ce une raison pour en servir à tous vos soupers de gala?
- Pas à tous. Seulement une fois sur deux.
- Et cette année tombe justement sur un menu saumon.
- Voilà! vous avez tout compris. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle nous nous sommes décidés à requérir vos services. Le concours que vous venez de gagner ne s'est-il pas déroulé en dehors de vos menus habituels?
- Euh... en effet.
- Vous devriez comprendre notre point de vue, alors. Nous avons jugé que vous aimeriez sûrement faire face à un nouveau défi.
- Un défi? Quel défi y a-t-il à faire cuire du saumon?
- À vous de le relever. Notre gala de dixième anniversaire, l'an dernier, s'est déroulé suivant le schéma traditionnel. Mais lors de son *post mortem*, nous avons pensé que pour entamer une nouvelle décennie il serait intéressant d'innover en proposant à nos invités une façon inédite de déguster notre chair de prédilection. Vous avez donc semblé la personne tout indiquée pour faire œuvre d'imagination.

Un argument des plus flatteurs qui était demeuré sans réplique.



Cet échange de propos mettait la table, si l'on peut dire, à la préparation du menu pour le 11^e gala de la Société du roman policier de Val-de-Côme. Les membres du comité organisateur avaient été mandatés par sa nouvelle présidente, qui en était à sa deuxième année, pour faire de ce banquet un événement mémorable.

Ils l'avaient prise au mot.

À commencer par le repas lui-même, dont ils avaient confié la préparation à un chef qui s'était démarqué de ses confrères lors d'un concours régional, quelques mois auparavant. Celui-ci avait un peu chipoté sur l'objet principal du menu, mais une fois ce détail réglé il était venu inspecter les fourneaux du club de golf, là où il aurait à faire montre de maestria. Il avait été déçu. L'endroit n'était pas prévu pour nourrir autant de gens à la fois. Il y avait suffisamment de tables et de chaises, oui, mais elles étaient là surtout pour accommoder le 19^e trou avec son bar et sa vue panoramique. Le principal défaut de la cuisine étant le manque d'espace pour le montage des assiettes, le chef avait fait quelques suggestions, qu'on s'était empressé d'accepter, et il était reparti satisfait.

Une première décision, cependant, qui avait généré un inconvénient auquel ils avaient dû pallier. Un nouveau chef, ça ne travaille pas pour des pinottes. Certes, l'ancien ne le faisait pas non plus, mais il avait l'esprit moins mercenaire, ayant plus à cœur le succès d'un événement qui participait au développement touristique de sa municipalité et qui apportait par le fait même de l'eau à son propre moulin. La Société du roman policier n'était pas riche. Elle devait au bénévolat de ne pas subir de déficit. Il fallait donc augmenter les revenus. Comment faire alors? En augmentant le nombre de convives, avait-on conclu. Non pas que le repas comme tel leur fît faire des profits, mais la marge bénéficiaire du bar, elle, n'était pas à dédaigner.

Il y avait alors cette terrasse extérieure, là, accessible de la salle à manger et communiquant avec elle par le mur vitré qui les séparait. Mais le gala se tenant toujours vers la fin septembre, elle demeurait vide à cause des aléas du temps. Il suffirait de la fermer temporairement et d'y installer de la sono pour arriver à sensiblement augmenter l'assistance, avait suggéré quelqu'un. Suggestion aussitôt acceptée, qui avait été réalisée dans la semaine précédant l'événement, et gratis en plus, certains marchands et ouvriers y étant allés de leur petite contribution.

Sauf que cette solution générait sa propre complication. Le chef n'était plus certain de disposer de suffisamment d'espace pour cette augmentation de clientèle. Le personnel ne posait pas problème, le comité organisateur était prêt à enrôler tous les enfants de ses membres pour décharger la brigade des marmitons de toute tâche non spécifiquement culinaire. Restait l'espace lui-même. On avait convenu alors d'un compromis. L'innovation gastronomique de chef consistant en un chaud-froid cuisine du Monde, il avait accepté que le montage des assiettes se fasse en deux temps. D'abord la partie froide, dans un grand abri Tempo accolé à l'extérieur de la cuisine, puis la partie chaude en cuisine. Même que l'idée l'avait enthousiasmé. Tant qu'à faire, pourquoi ne pas transformer cet espace ajouté en salle de montage pour toutes les préparations froides du banquet? Aussitôt dit, aussitôt fait. Et un autre marchand de la place qui avait été mis contribution.

Une fois la logistique basement matérielle réglée, le comité avait eu l'idée d'inviter les dix lauréats antérieurs à venir les honorer de leur présence pour bien lancer la nouvelle décennie. En procédant indirectement, par le biais des éditeurs, ils avaient fait valoir que la publicité générée par leur prix avait sûrement gonflé quelque peu les goussets de quelqu'un, quelque part. Cela ne méritait-il pas un petit retour d'ascenseur? Un petit mécénat? Sans compter que la région du Bas-du-Fleuve était si inspirante en ce temps de l'année.

Cinq avaient répondu à l'appel. C'était au-delà des espoirs du comité.

Le gala s'annonçait donc très prometteur.

Il y aurait la partie gastronomique qui leur apporterait quelques reportages écrits et parlés, leur attaché de presse allait y veiller. Puis en préambule littéraire, les finalistes du Prix de la rivière Belle de la nouvelle policière, catégorie junior et catégorie senior, mettraient la table pour le plat de résistance des trois protagonistes qui se disputeraient le Prix Val-de-Côme du roman policier. Tout cela, auréolé de la présence d'un prestigieux invité qui avait accepté la présidence d'honneur de cette soirée. Ils avaient minutieusement vérifié son emploi du temps pour s'assurer qu'il ne leur fasse pas défaut comme c'était déjà arrivé d'une certaine comédienne, alors en répétition pour un spectacle de théâtre. Un témoignage filmé, tout senti qu'il fût, ne vaut pas une belle présence en chair et en os, avec signature d'autographes entre remises de prix.



Puis on fut le 22 septembre, jour du gala.



Le temps était frisquet malgré le temps clair, ou peut-être à cause de.

Ça n'empêcha pas que tous ceux qui devaient être là étaient présents, qu'on faillit manquer d'espace au vestiaire et que les installations temporaires remplissaient parfaitement leur office. On ajouta bien une chaufferette à air pulsé dans le Tempo, mais c'était pour mieux faire les choses, on aurait pu s'en passer. Et le ventilateur qu'on avait installé sur la terrasse pour éviter la buée sur le plastique transparent qui la protégeait de la météo permettrait opportunément d'admirer les étoiles et le croissant de lune.

En ouverture de gala, la présidente de la Société introduisit le prestigieux président d'honneur, lequel à son tour présenta les anciens lauréats et leurs romans primés, mentionnant au passage que le dernier gagnant n'était pas un inconnu puisqu'il avait été le finaliste coup de cœur de l'édition 2010.

Puis, pour accompagner les apéritifs, des bouchées froides se mirent à circuler en même temps que les notes d'un quatuor à cordes local, respectable ersatz de l'ensemble La Pietà de Mme Angèle Dubeau.

L'entrée et le potage furent engloutis, toujours sous accompagnement musical.

Puis ce fut le clou culinaire, les cordes se turent.

C'était un saumon mariné à la gravad lax, pour lequel on avait coupé le sel de macération de moitié et remplacé une partie du sucre par du sucre d'érable. On n'en dit pas davantage, le mélange particulier d'épices demeura un secret du chef. Au lieu de le servir froid, on l'avait cuit à l'étuvée et couché sur une salade de lentilles vertes avec, pour lui tenir compagnie, diverses préparations potagères façon cuisine moléculaire qui n'étaient pas sans rappeler les aspics aux tomates ou à la lime d'antan, lesquels avaient coutume de voisiner dinde et tourtières dans les repas du Jour de l'An. Ça surprenait, mais ça plaisait bien à



en juger par le fond des assiettes qui était rapidement apparu à mesure qu'on s'empiffrait de son contenu gastronomique.

On voulut féliciter le chef avant d'expédier le fromage et le dessert, on le fit donc venir. Il demeura introuvable. On l'avait bien vu en cuisine quelques moments auparavant, mettant la dernière main à chaque assiette, félicitant tout le monde pour le bon déroulement de son banquet. Puis, plus rien. Une rumeur courut qu'il avait eu une urgence, un appel sur son cellulaire. Il avait peut-être dû s'absenter pour des raisons personnelles. Il reviendrait sûrement avant trop longtemps. Une jeune fille dit qu'il buvait, montrant une bouteille de vin à moitié vide. Il était peut-être malade, suggéra une autre pour compléter la pensée de la première. On leur rappela que la réputation du personnage n'était plus à faire, il portait la boisson encore mieux qu'un propriétaire de bar.

De toute façon, on ne pouvait pas attendre.

Alors on décida de procéder avec la suite du programme culinaire, c'est-à-dire le fromage, le dessert, le café, le digestif, etc. Heureusement, le chef local qui avait coutume d'officier lors de ces galas avait été enrôlé par son confrère pour l'assister dans la réalisation d'un œuvre qui demandait un savoir-faire qu'il possédait à fond. Ils avaient bien eu une courte altercation au sujet du potage, mais les choses étaient rentrées dans l'ordre depuis.

Il prit donc la relève. Et c'est même lui qui, au nom de son confrère, reçut les félicitations d'usage, bien méritées d'ailleurs.

Le reste de la soirée fut à l'image de tout ce que les organisateurs avaient pu espérer, un succès complet. Il y avait bien toujours une certaine inquiétude qui continuait de couvrir à propos du chef, car on était sans nouvelles, mais elle ne franchit pas les portes de la cuisine. Ou si elle le fit, ce fut pour être aussitôt inondée sous un flot de suggestions rassurantes.

Puis on en fut aux derniers instants de cette parenthèse dans la vie de Val-de-Côme, une parenthèse qui demandait son année de préparation, mais qui cette année-là augurait bien pour les nombreuses autres à venir.

En cuisine, on avait cessé de brasser vaisselle et casseroles et récom-pensé la brigade des bénévoles en restes de nourriture.

La grande salle se vidait.

Les musiciens remballaient leurs outils.

Les techniciens leur sono.

Deux auteurs d'une nouvelle récompensée s'attardaient encore en compagnie de leurs proches. La présidente de la Société collait à l'invité d'honneur, s'imprégnant jusqu'au bout du prestige qui émanait de ce cercle très particulier, celui des gens de renom, petit ou grand. Car c'est bien connu que dans tout événement, ceux-là se regroupent entre eux pour éviter d'être noyés dans la mer des simples contribuables. On retrouvait donc, presque agglomérés, les cinq anciens lauréats, les trois romanciers du jour, quelques éditeurs qui avaient accompagné leurs poulains, le maire de la place et un nombre presque égal de conjoint(e)s. Des sous-groupes se formaient, se scindaient. D'autres se reformaient, se scindaient à leur tour. Mais tout cela, sans que jamais on ne s'éloigne trop du centre de gravité qu'était le personnage de marque.

Parfois un intrus s'avavançait pour faire autographier un ouvrage parmi ceux qui continuaient de se vendre. Car tous ces gens de lettres n'étaient pas arrivés les mains vides. Ils étaient là aussi pour écouler ce qui leur restait des exemplaires reçus de leurs éditeurs et qui encombraient encore les rayons de leurs bibliothèques.

Ça sentait donc la fin de gala.

Soudain le drame éclata.

Un brouhaha indescriptible de vaisselle cassée et de casseroles bardassées se fraya un chemin hors de la cuisine, puis la porte du local s'ouvrit pour livrer passage à un individu tout ensanglanté. Il fit quelques pas d'une démarche de gars paqueté, puis s'abattit lourdement en se cognant la tête sur un coin de table. Le choc fut sonore. L'atterrissage, plutôt comme une tomate trop mûre.

Son aspect avait figé tout le monde.

N'eut été de son linge, on ne l'aurait pas reconnu. Mais sa tenue d'une blancheur de toile vierge, si l'on faisait exception de la signature hémoglobine, renvoyait indubitablement à leur chef disparu.

Il était donc de retour. Est-ce que les jeunes filles avaient eu raison?

Aussitôt, le médecin retraité du village se précipita à son secours. Il ne traînait pas avec l'intelligentsia, celui-là, il préférait siroter un cognac au bastingage du bar. Sa hâte lui fit renverser un tabouret et quelques chaises, mais personne n'y prêta attention.

On l'aida pour retourner le cuisinier sur le dos, avec moult précautions. Les paupières étaient grandes ouvertes, le yeux révilés. Aucun souffle ne faisait frémir le sang sur ses lèvres et dans son nez, ni ne gonflait sa poitrine.

Il tâta son pouls. Mort. Tout comme son patient, se résigna-t-il à statuer après de vaines manœuvres de réanimation.

Qu'est-ce donc qui avait pu mener à un si tragique dénouement? Le visage tuméfié au point de rendre méconnaissable celui qui avait présenté sa création culinaire quelques heures auparavant ne pouvait à lui seul justifier une issue tant fatale. On avait déjà vu des passages à tabac plus sévères porter beaucoup moins à conséquence.

La blessure qu'il s'était infligé sur le coin de la table, peut-être?

Elle n'avait pas saigné du tout. Ce qui voulait dire que déjà le cœur ne battait plus, que c'était même la raison probable de sa chute. Un examen plus minutieux permit au docteur de découvrir une bosse en arrière de la tête, de même qu'un gros hématome sur la tempe droite avec un enfoncement de l'os pariétal. Assommé, puis tabassé? Il semblerait. De toute façon, conclut-il, l'autopsie révélerait certainement un important épanchement sanguin intracrânien à l'endroit de l'enfoncement.

Comment alors, avec un tel traumatisme, la victime avait-elle pu se mouvoir jusque-là?

Et d'où venait-il, le chef? Il serait peut-être important de le savoir, de voir où il l'avait reçue, sa raclée. Car il ne s'était sûrement pas mis dans cet état tout seul, en se cognant dans les arbres.

La dernière remarque du docteur réveilla l'aréopage d'auteurs. Tous se mirent à parler en même temps, à faire des suggestions de tout bord et de tout côté. Des suggestions qui témoignaient d'un certain bagage de connaissances, mais de connaissances plutôt littéraires. Le seul qui dompta sa frénésie fut le lauréat 2011. Il se fit pragmatique. D'un pragmatisme d'ailleurs que sa profession pouvait lui avoir enseigné, il était avocat.

Il suggéra que le meilleur moyen de savoir d'où arrivait la victime était de refaire son trajet à rebours, en suivant ses traces de sang. Tous voulurent se précipiter, il tempéra leurs ardeurs. C'était à la police de le faire. Puis après avoir jeté un coup d'œil au maire qui s'était chargé de faire venir une ambulance et de prévenir les policiers du poste MRC de Kamouraska, il ajouta, sur un signe de tête de sa part, qu'ils n'en avaient plus pour longtemps à attendre.

Et effectivement, au bout de quelques minutes, un premier véhicule se présenta. Malheureusement, c'était celui des ambulanciers, désormais inutile. Ils s'apprêtaient à repartir quand un policier, survenu juste à temps, leur demanda de rester. On allait avoir besoin d'eux pour trans-

porter le corps jusqu'à Rivière-du-Loup, pour l'y mettre en attente avant son transfert à la morgue de Québec, le surlendemain. Ils voulurent protester. Il leur demanda de patienter, au moins jusqu'à l'arrivée des enquêteurs et de l'équipe technique. On verrait alors si leurs services étaient toujours requis.

Ils acceptèrent. Mais ça leur prenait du café.

On demanda au policier si son confrère n'en voulait pas lui aussi. Il répondit qu'il était tout seul. On s'étonna. Les patrouilles solos n'étaient-elles pas interdites depuis un certain temps? Il n'avait pas le choix. Son coéquipier était malade, il venait d'avoir un bébé. Drôle de maladie, semblait dire l'air qu'ils affichèrent. Il expliqua que le coéquipier en question avait été hospitalisé pour un ulcère perforé, qu'il occupait un lit au-dessus de la maternité.

Deux enquêteurs coupèrent court à ses explications en surgissant en coup de vent, immédiatement suivis des Services techniques.

La situation leur fut rapidement exposée.

Ils libèrent les ambulanciers, ils avaient leur propre transport à viande froide.

Le docteur leur livra ses constatations, avant de s'éclipser à son tour.

Puis les flashes flashèrent, les mètres métrèrent et les dos se courbèrent pour examiner le cadavre de près. L'heure de la mort étant connue, on ne lui enfonça pas de thermomètre nulle part. On se contenta de lui ensacher les mains et de l'enfermer dans une housse zippée afin de l'évacuer à l'abri des regards.

Une fois qu'il eut débarrassé le plancher, les enquêteurs entreprirent de remonter sa piste à travers la cuisine, puis dans le Tempo jusqu'à l'extérieur. Les lauréats les y attendaient. Ils s'étaient affranchis de leurs proches pour se regrouper au détour du bâtiment, entre gens avertis. Quelques-uns s'étaient munis de torches électriques, parés à former une procession, mais il s'avéra que pour les indices, rien ne pouvait mieux les révéler que les spots lights des services techniques.

Ceux-ci voulurent faire disparaître ces achalants, mais devant les explications qu'ils fournirent sur leur intérêt scientifique pour cette enquête criminelle, sous l'angle des auteurs de polars qu'ils étaient, on voulut bien tolérer leur présence, mais à condition qu'ils ne franchissent pas le cordon délimitant la scène de crime. Le fond de l'air se fit soudain moins frisquet. Ils allaient pouvoir faire des petits Castle d'eux-mêmes, ils allaient participer pour de vrai à une enquête criminelle, apprendre une tonne de choses pour meubler leurs récits à venir.



En fait, ils apprirent surtout que les moyens déployés dans les séries télévisées dites policières n'étaient pas à la portée de toutes les bourses et que celle d'un bureau régional d'enquêtes était d'abord et avant tout remplie de matière grise et de débrouillardise.

Au bout du compte, de la porte du Tempo jusqu'au site de l'échauffourée, l'itinéraire fut patiemment jalonné et, à mi-parcours, la pierre sur laquelle il s'était fracassé le crâne clairement identifiée. Le site comme tel témoignait d'un évanouissement prolongé par la quantité de sang que le sol avait absorbé, de même que les alentours immédiats de la pierre fatidique.

Restait à savoir qui avait fait de son visage une galette de steak haché, qui en bout de ligne était responsable de sa mort. Autrement dit, il fallait rechercher un tueur.

Ce constat fut le premier qu'ils firent après avoir regagné le confort du chalet. Regroupés autour d'une grande table, toujours entre gens avertis, un cordial quelconque pour se chauffer l'intérieur à portée de lèvres, ils échangeaient des idées.

L'excitation était palpable, ces scénaristes du morbide frétilaient.



Chez les autres, considérés à juste titre comme du *vulgum pecus*, y compris l'éminent invité, on dénotait surtout de l'agacement. Passé la montée d'adrénaline initiale, ça faisait longtemps que la fatigue avait émoussé leur intérêt pour la mort. Et voilà qu'on les faisait encore poireauter. On leur avait demandé d'attendre pour être interrogés. Mais ça traînait en longueur. Qu'est-ce qu'ils attendaient, vinyenne, pour les laisser aller se coucher?

Quand les enquêteurs s'y mirent, ça ne leur prit guère de temps à réaliser que la même histoire revenait inlassablement dans chaque témoignage. Ils finirent donc par demander si quelqu'un avait quelque chose de particulier à ajouter. Puis ils leur donnèrent satisfaction.



La table ronde impromptue, elle, n'était pas près d'aller se coucher. Entre gens de lettres, on ne demandait pas mieux que d'étaler ses théories pour tenter d'éclaircir ce qui à l'origine aurait dû n'être qu'une maudite bonne volée, semblait-il, mais qui s'était conclu par un homicide.

Les enquêteurs vinrent se joindre à eux, café dans une main, pâtisseries dans l'autre. Mais ce n'était pas pour prendre part au remue-ménages qui chauffait les neurones autour de la table. Ils se contentèrent d'écouter, voyant là un moyen d'obtenir des réponses sans avoir à poser les questions.

Une épithète ressortit dans ces échanges entre auteurs, un seul mot : étranger.

Du moins à Val-de-Côme, fut-il précisé.

Le lauréat 2011 entreprit alors de l'étoffer un peu, cette épithète. Quel était en effet cet étranger? Un cuisinier, tout le monde savait ça. Et de pousser plus loin la synthèse de ce qui avait été lancé un peu n'importe comment par tout un chacun. Ça ne prit pas grand temps qu'on le sentit venir avec ses sabots. Pas gros, les sabots, car il ne faisait que grappiller une idée par-ci, une phrase par-là, enfin tout un paquet d'éléments épars déjà énoncés et de les réunir en un tout cohérent.

Et ce tout ramenait à un questionnement fondamental : se pouvait-il que le cuisinier local, frustré d'avoir été évincé dans la préparation de ce repas prestigieux, ait pu l'être au point de s'en prendre à celui qui l'avait *bumpé*?

Il ne fallait pas oublier, rajouta le lauréat, que le maître queux du gala venait de la municipalité voisine, La Capotière, une rivale touristique au niveau régional, et que ce qui lui avait valu de remplacer l'autre, c'est de l'avoir battu au concours gastronomique de Notre-Dame-du-Portage. Pendant dix ans, donc, le chef local s'était vu confier la tâche de régaler les hôtes du gala. Et voilà qu'au onzième on lui substituait quelqu'un de la ville voisine, sous prétexte qu'il avait été jugé meilleur que lui dans un concours. Est-ce qu'une nouvelle tradition allait prendre place, une tradition où il serait dorénavant exclu du gala, du moins en tant que porteur de la gastronomie locale? Est-ce qu'il avait craint pour son avenir, pour sa réputation en tant que digne émule de Bocuse?

Un finaliste de l'année a fait remarquer que ça n'avait pas paru au cours du banquet, que les deux cuisiniers semblaient collaborer tout à fait cordialement.

« Semblaient » était le fin mot de cette phrase, reprit le lauréat 2011. D'après ce qui avait été rapporté, il avait suffi d'un simple détail au sujet du potage pour qu'éclate une scène disgracieuse.

Peut-être, mais elle était sans importance, cette altercation. Elle était déjà complètement oubliée quand on avait fait le service du saumon.

C'est ce qui avait semblé, oui.

Mais n'était-ce pas justement après ce service que la victime était disparue? Pouvait-on alors écarter avec certitude la possibilité qu'un autre détail ait pu déclencher bien plus qu'une simple altercation entre les deux hommes? Qui d'ailleurs s'était inquiété de savoir où se trouvait le chef déchu au moment de la disparition de son rival? Qui pouvait dire avec précision ce qu'il avait fait jusqu'au moment de prendre la relève et de recevoir les félicitations à la place de l'autre?

Il ne faudrait quand même pas charrier, protesta quelqu'un. Tout le monde était bien content de l'avoir sous la main, celui-là, quand est venu le temps d'enchaîner avec le lunch.

Très opportun, non?

Peut-être même trop, non?

C'est ce moment que choisit un des techniciens pour informer les enquêteurs qu'ils avaient identifié deux groupes sanguins sur la scène de crime. C'était une bonne nouvelle ça. Elle signifiait que l'agresseur n'était pas sorti indemne de sa séance de pugilat. Qu'il portait sûrement sur lui des traces pouvant l'incriminer.

Le quelqu'un protestataire intervint. Est-ce que ça ne venait pas innocenter le cuisinier local, ce sang? N'avait-il pas terminé la soirée sans marques suspectes?

Peut-être à ce moment-là, en effet, rétorqua le lauréat, bien campé dans son rôle d'avocat du diable. Mais il ne fallait pas oublier la bosse derrière la tête du mort. Le cuisinier avait très bien pu l'y avoir faite en un premier temps, en l'assommant par derrière avec un objet quelconque, par exemple, puis être revenu l'achever au moment de quitter pour rentrer chez lui. C'est alors qu'il se serait blessé et aurait perdu du sang.

On n'avait qu'à aller le voir, reprit le sceptique. On saurait vite.



Pendant que les auteurs péroraient entre eux autour de leur table, une autre, plus restreinte, réunissait des gens directement impliqués dans le gala. Ils avaient commencé par remballer tout le matériel promotionnel mis en vente à l'entrée. Puis ils avaient discuté du comment ils allaient gérer la crise qui ne manquerait pas de surgir à la suite de cette catastrophe. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait,

d'une catastrophe. Non seulement pour la Société du roman policier, fit remarquer le maire, mais aussi pour la municipalité elle-même, les deux étant intimement liées dans l'aventure. L'attaché de presse les rassura quelque peu. Il avait développé certaines amitiés dans les médias depuis le temps qu'il évoluait dans le milieu, il allait en jouer. À commencer par tout de suite. Car c'était curieux que les journalistes ne soient pas revenus couvrir l'événement. La nouvelle ne leur était sans doute pas encore parvenue. Il allait donc s'en occuper personnellement et en profiter pour tirer quelques ficelles par la même occasion. Il n'était pas levé de sa chaise qu'il avait déjà composé un numéro de téléphone. Il s'isola dans un coin de la salle.

En marge de ces deux groupes, un personnage silencieux arpentait la salle en scrutant les recoins. C'était l'administrateur du club de golf. Il ne chômait pas, lui, le lendemain, le dimanche étant toujours une bonne journée pour le golf. Il s'occupait donc de faire remettre la salle en son état normal et, surtout, de faire disparaître ce sang si salissant.

Une fois l'attaché de presse parti, les autres entreprirent de faire le bilan comptable de leur soirée. Normalement, ils l'auraient fait le lendemain, ou surlendemain. Mais comme ils avaient du temps à perdre, car qui savait quand ils pourraient fermer boutique, autant s'y mettre tout de suite.

L'administrateur du comité organisateur venait de sortir les factures du banquet que le chef lui avait remises en début de soirée, quand la présidente reçut un appel sur son cellulaire. Elle posa une question au maire, puis vint poser la même aux membres de la table ronde.

Quelqu'un savait-il où se trouvait le chef?

Ben, à l'hôpital de Rivière-du-Loup, non?

Pas celui-là, le vivant, précisa-t-elle, agacée. Sa femme était justement au téléphone, et sans nouvelles de lui. Il aurait dû être rentré à l'auberge depuis longtemps.

Tous durent avouer leur ignorance. Personne ne l'avait vu depuis la fin des opérations en cuisine. Selon les souvenirs de chacun, d'ailleurs, il était même parti depuis un moment quand l'autre était revenu s'abattre sous leur nez.

Un certain doute alors prit racine.

L'avait-il tué et fui? Se cachait-il pour éviter d'être arrêté?

Sur ces entrefaites, le maire rentra du dehors et leur annonça que son auto était toujours dans le stationnement. Il n'était donc pas parti.

Ce fut aussitôt le branle-bas général, avec en tête de peloton pour organiser les recherches, les enquêteurs. Ils connaissaient les lieux, ils connaissaient leur métier. En quelques minutes, une battue fut organisée et, sitôt commencée, sitôt terminée, car on découvrit le corps dans un fossé. Il n'était pas mort, seulement sans connaissance et tout moite d'une froide humidité, lui aussi quelque peu amoché, quoique pas autant que l'autre.

Le temps de prévenir son épouse et d'organiser son transport à l'hôpital, les techniciens étaient déjà à l'œuvre sur cette nouvelle scène de crime.



Revenus au chaud, les deux groupes reprirent là où ils avaient été interrompus.

En fait, pas exactement au même point, du moins pas à la table ronde.

Car dans l'hypothèse où le cuisinier local aurait battu son rival, les enquêteurs avaient recherché ces traces incriminantes qui l'auraient fait saigner sur le lieu de la bagarre. Or pas la moindre égratignure sur ses mains, excepté une vieille coupure avec un sparadrap.

Mais le sang venait peut-être de ses écorchures au visage?

Il était normal que la question soit posée.

Mais pour cela, il aurait fallu qu'elles résultent de la même bagarre. Or l'autre non plus n'avait rien aux mains.

Bien difficile, dans ce cas, de continuer à considérer qu'ils s'étaient battus ensemble.

D'où un nouveau questionnement qui surgit spontanément : avait-il lui aussi été victime du tueur? Une hypothèse qui devenait très plausible.

Mais voilà! Lui seul pouvait y répondre, et il était dans le coma.

Ils se trouvaient donc ramenés à la case départ.

Après un moment de flottement, le remue-méninges reprit.

Quelqu'un s'en était donc pris à deux individus, deux cuisiniers. Et pas n'importe lesquels, les deux cuisiniers de leur gala. Il devait alors exister chez l'agresseur, aussi incroyable que ça puisse paraître, des motifs culinaires à ses gestes, du moins, des motifs reliés au banquet de leur soirée.

Ces allusions réveillèrent la seule romancière du lot. Jusque-là plutôt tranquille, affairée à démontrer comment on pouvait en arriver à manger ses émotions, elle demanda qui l'avait appelé.

Tous la regardèrent.

N'avait-on pas dit qu'il avait reçu un appel et que c'est là qu'il était sorti du Tempo? Cet appel devait être important s'il lui avait fait désertier ses fourneaux. Il pourrait donc apporter un éclairage nouveau sur ce qui lui était arrivé par après.

Tous se regardèrent. Comment n'y avait-on pensé?

Ils scrutèrent les enquêteurs.

Non, ils n'avaient pas son cellulaire. Ils décampèrent en vitesse pour réexaminer la scène de crime. Et revinrent au bout d'un temps qui parut interminablement long avec l'appareil en question. Le plus débrouillard des deux afficha le dernier appel entré, en lut le numéro, un chiffre après l'autre.

On le fit répéter.

Il relut plus fort.

Un cri jaillit à l'autre table.

Quelqu'un connaissait ce numéro.

L'administrateur du comité organisateur fouilla dans sa paperasse et en sortit un mémo. Puis avec minutie, il examina la série de factures que le chef lui avait remises en début de soirée, hocha la tête, et entreprit d'éteindre les braises chauffant les membres de cette table ronde qui le fusillaient d'un même regard.

Au début de la semaine, il avait reçu un appel du marchand qui avait coutume de fournir les denrées pour la préparation du repas de gala. Or il n'avait encore reçu aucune commande de la part du nouveau chef. Il s'inquiétait donc de ne pouvoir rencontrer les délais. Il avait ajouté que c'était vital pour lui. Que c'était pratiquement le seul temps où il pouvait compter sur une importante rentrée d'argent, vu que le restant de l'année les gens allaient souvent se procurer ailleurs ce que lui ne pouvait tenir en stock. Cette commande, donc, il la voulait. L'administrateur lui avait répondu qu'il en parlerait au chef. Ce qu'il avait fait. Mais deux jours plus tard, il avait reçu un nouvel appel du même fournisseur lui disant qu'il n'avait toujours pas reçu de commande. Il lui avait alors donné le numéro du chef en lui recommandant de l'appeler directement. Il ne savait pas ce qu'ils s'étaient dit. Mais ça n'avait manifestement pas cliqué entre eux, car toutes les

factures qu'il avait en main venaient d'un fournisseur de La Capotière.

V'lan! pour l'économie locale, murmura une voix. Ce qui ne contribua aucunement à diminuer l'impatience.

Qui finit par s'exprimer.

C'était bien beau ce récit, mais ils voulaient avoir un nom.

Ils l'eurent. Et l'adresse en plus.

Les enquêteurs firent alors rentrer le policier et lui demandèrent de ramener l'individu au poste de police, ils voulaient l'interroger.

C'est ainsi que se termina la soirée des auteurs.

Ils s'octroyèrent un dernier verre en récompense de leurs efforts.

Ils avaient le sentiment d'avoir fait œuvre utile, d'avoir contribué à résoudre un crime. De là, à se prendre pour des chevaliers avec leur table ronde... Ils saluèrent donc leurs hôtes en leur demandant de les appeler dès que l'histoire connaîtrait son dénouement.

Elle n'en connut jamais. L'administrateur du comité organisateur se réveilla avant que le cauchemar qu'il faisait n'arrive à sa fin.¹

Mais sa nuit ne fut pas perdue. Elle le porta à réfléchir.

Il avait songé un instant à proposer un changement de cuisinier.



¹ L'auteur s'excuse de ce procédé usé jusqu'à la corde. Mais il considère que sa métaphore est rendue au bout de son rouleau.

